

Gilles Deleuze, "Le dieu de Spinoza", RTF, 10 décembre 1960

Transcription : Charles J. Stivale

Je me demande, en effet, s'il n'y a pas dans Spinoza certaines thèses particulières qui participent d'une tradition athée. La première serait celle-ci : l'anti-moralisme de Spinoza. C'est que le dieu de Spinoza n'agit ni comme un juge, ni comme un prince ou un souverain. Cela revient à dire que les lois divines ne sont jamais des lois morales. La notion de loi morale divine paraît à Spinoza le comble de l'absurdité. Le dieu de Spinoza est donc un dieu par-delà le bien et le mal. Éthique, la notion même d'éthique chez Spinoza ne coïncide jamais avec une morale. L'éthique se réclame de concepts comme ceux du bon et du mauvais, mais jamais de concepts comme ceux du bien et du mal.

Prenons un exemple. Pour les philosophes du dix-septième siècle, ils invoquent un vieil (1 :00) axiome selon lequel réalité égale perfection. Mais alors que la plupart des philosophes du dix-septième siècle interprètent cet axiome comme s'il voulait dire que tout ce qui est, est bien ou déterminé par le bien, Spinoza l'interprète tout autrement. Il l'interprète dans le sens suivant, comme si le bien *et* le mal n'étaient que comme des manières de penser trop humaines et inadéquates, le bien comme le mal.

La seconde thèse de Spinoza qui peut participer d'une tradition athée consiste dans ce qu'on peut appeler son matérialisme. Spinoza pose en philosophie une question très importante : qu'est-ce que peut un corps ? Il veut définir le corps parce qu'il peut, non pas par un genre mais par une espèce. Il nous dit : vous bavardez de la conscience ; vous bavardez sur l'esprit ; vous bavardez sur tout cela, mais vous ne comprenez rien tant que vous ne savez même (2 :00) pas ce que peut un corps. Selon Spinoza, l'esprit n'aura puissance pour son compte que dans la mesure où le corps en aura pour son compte. Ainsi, la puissance de percevoir propre à l'esprit est parallèle au pouvoir du corps d'être affecté. L'esprit lui-même ne sera actif que dans la mesure où le corps sera aussi actif, et même le troisième genre de connaissance s'est déterminé par l'idée d'une essence d'un corps. En ce sens, est-ce que le mot « religion » garde un sens connu et classique lorsque est ainsi refusé tout pouvoir ou toute transcendance de l'esprit par rapport au corps ?

Enfin, la troisième thèse de Spinoza qui participe peut-être d'une tradition athée est celle-ci : c'est le positivisme de Spinoza. C'est que pour Spinoza, seul ce qui affirme ou ce qui est affirmé a une valeur. Il refuse au négatif toute valeur. Tout ce qui est négatif (3 :00) est en même temps mystificateur. Il y a dans la philosophie de Spinoza un aspect critique extrêmement important, extrêmement poussé. C'est pourquoi il s'en prend essentiellement et si violemment dans *L'Éthique* à la tristesse et à tout ce qui est cause de tristesse. Il dénonce et ne cesse de dénoncer ce qui sert de la tristesse, ceux qui ont besoin de la tristesse pour asseoir leur pouvoir.

Ainsi, toute la philosophie de Spinoza d'une certaine manière dénonce la mystification propre, selon lui, au sentiment de la faute, au remords, au sentiment de culpabilité, etc.

La question alors sera celle-ci : est-ce qu'il y a une religion, toujours au sens connu du mot, qui puisse se passer d'un certain travail du négatif ou d'une valorisation du négatif ? Dans la mesure où Spinoza refuse toute valeur philosophique, toute valeur réflexive, toute valeur vivante (4 :00) au négatif, il peut être dit un homme anti-religieux. Je vois qu'un seul équivalent dans cette lutte contre le négatif, dans cette démystification du négatif lui-même, ce serait le cas de Lucrèce. Mais il n'en est pas moins que ces trois points indiqués par lesquels Spinoza participe à une certaine tradition athée, Spinoza pour son compte donne des sens – non pas seulement un sens, mais plusieurs sens – très précis au mot « religion » et conserve à la religion telle qu'il l'entend une certaine valeur. (4 :35)